

NOUVELLE CANADIENNE

Les Aventures de Nicolas Martin

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

VII

ATTAQUE NOCTURNE

Après avoir mis sur leurs gardes ceux qui dans le village ne songeaient qu'au plaisir, les deux amis se séparèrent et se rendirent à leur demeure respective, qu'ils voulaient protéger.

Comme bien on le pense, la mauvaise nouvelle donnée par Nicolas et son camarade mit fin à la gaieté qui régnait.

L'ennemi est-il nombreux ? se demandait-on avec anxiété.

Cela, les deux jeunes gens n'avaient pu le dire, mais il était à craindre que oui, étant connue leur manière d'agir, toujours avec un nombre supérieur, ou quelque avantage marqué.

Les Iroquois ayant constaté que les habitants étaient réunis en quatre endroits et, tout entiers à leurs divertissements avaient oublié toute notion de danger, résolurent de diviser leur bande d'une centaine de guerriers environ, en quatre parties, et d'attaquer simultanément.

Dans les habitations canadiennes, les colons s'étaient préparés pour une chaude défense, et, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, on avait feint de continuer les amusements un instant interrompus, pour mieux tromper les sauvages. Car, à son approche des maisons, n'entendant plus la musique des violons, ni les éclats joyeux et les rires des personnes à l'intérieur, il soupçonnerait un piège et attaquerait avec plus de prudence.

On avait placé des sentinelles autour des maisons, et quand celles-ci jugèrent les Indiens assez proches, elles firent feu. Au même instant toutes les lumières s'éteignirent. Les Iroquois en voyant les ombres passer et repasser derrière les rideaux des fenêtres auraient eu une cible facile.

Les sentinelles, après leur première décharge qui fit du mal à l'ennemi, étaient rentrées se joindre à leurs amis, et aussitôt, tous avaient tiré sur les Peaux-Rouges avant que ceux-ci n'eussent eu le temps de revenir de leur stupeur, voulant surprendre et se trouvant surpris eux-mêmes.

Les assaillants enrageaient de voir leur plan avorter, et, furieux, se juraient de prendre une vengeance éclatante, c'est-à-dire un massacre en règle, si, comme ils l'espéraient, ils s'emparaient des blancs.

Mais comme nos Canadiens avaient l'œil ouvert, qu'ils jouaient gros jeu, leur vie, ils ne brûlaient pas de poudre inutilement. De leur côté, les Iroquois, redevenus prudents, guettaient derrière un arbre ou abri quelconque, la chance d'envoyer une balle dans la tête de l'un des Canadiens.

Nicolas et Alphonse, qui s'étaient retirés chacun en son foyer, voyant que les sauvages ne les attaqueraient pas, mais bien plutôt les endroits où les colons étaient réunis, ne voulurent pas rester inactifs.

Ils étaient voisins. Nicolas alla trouver son ami, et tous deux se faufilant à travers bois, par un chemin détourné arrivèrent près de la maison de Levert.

C'était là que se trouvaient tous ceux que Nicolas aimait : Geneviève, les époux Lafleur et leur fillette de douze ans, le père et le frère d'Alphonse.

En approchant ils aperçurent, ici et là, les

sauvages se dissimulant de leur mieux derrière les arbres et guettant la maison.

Ils étaient exactement en arrière des Iroquois.

Ils ne savaient que faire.

Ils avisèrent à ce moment un gros arbre creux, pouvant les contenir aisément. Ils y entrèrent avec précaution pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis.

Justement, à une certaine hauteur du sol ils aperçurent des orifices dans le tronc de l'arbre, où, glissant leurs fusils sans bruit, il mirent en joue chacun un Iroquois, et avec un : " bon ! allons-y ! " soufflé tout bas, deux coups de feu retentirent et deux moricauds mordirent la neige, qu'ils rougirent de leur sang.

Pris entre deux feux, les braves enfants des bois n'y tinrent pas plus longtemps et s'enfuirent.

Les hôtes de Levert leur adressèrent quelques balles et firent d'autres blessés.

Nicolas et Alphonse, se joignant à leurs parents et amis, allèrent secourir les autres assiégés qui se défendaient avec plus ou moins de succès.

Les Iroquois, surpris, s'enfuirent alors de tous côtés. La déroute fut générale.

Le lendemain, les deux jeunes gens qui avaient donné l'alarme aux colons, reçurent des louanges de tous pour leur vaillante conduite.

L'odeur du sang et de la poudre avait réveillé les sentiments belliqueux de Nicolas, et il avait pris une résolution subite : celle de retourner à Ville-Marie rejoindre ses anciens frères d'armes.

Ajoutons que, dans cette idée de départ, Geneviève était bien pour quelque chose.

Lafleur voulut retenir le garçon qu'il avait

toujours traité plus comme son enfant qu'un valet de ferme, mais rien n'y fit.

Nicolas ne partit pas seul. Alphonse voulut à tout prix l'accompagner, et son père le lui permit.

VIII

RETOUR DE NICOLAS A VILLE-MARIE

Arrivées à Ville-Marie, nos deux connaissances se rendirent immédiatement à l'auberge du Broc d'Argent, où le compère Petit les accueillit à bras ouverts.

C'était un excellent caractère, tout de même, que cet aubergiste.

Nicolas lui annonça son retour à la vie militaire, qu'il avait abandonnée au-delà d'un an auparavant.

Le lendemain, le fils de Mars rentra dans les rangs de la compagnie de M. de Crisacy.

Alphonse fut inscrit sur le registre du bataillon et revêtit la livrée particulière à cette troupe.

Les nouveaux arrivés avaient dignement célébré leur entrée, en offrant plusieurs mesures d'eau-de-vie et de vin aux soldats.

Durant les deux premières semaines du retour de Nicolas à Ville-Marie, il eut l'esprit assez occupé des choses de la vie des casernes pour faire oublier un peu l'amertume et la douleur éprouvée à La Chesnaye, mais après ce temps, malgré tous ses efforts pour chasser certaine image qui le hantait, il n'y réussissait point.

En ce temps-là, il était beaucoup question de MM. Chouart DesGroseilliers et Pierre Esprit de Radisson, qui pour se venger de certain mécontentement conduisirent les Anglais dans la rivière de Némiscan, Baie d'Hudson.



Deux coups de feu retentirent et deux moricauds mordirent la neige.—Page 636, col. 2